


Modernité

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.

Pour la période historique, voir l'époque moderne. 

En tant que concept philosophique et sociologique, la modernité est avant tout le projet d'imposer la raison comme norme transcendantale à la société. Dans la sociologie de Michel Freitag, la modernité est un mode de reproduction de la société basée sur la dimension politique et institutionnelle de ses mécanismes de régulation par opposition à la tradition dont le mode de reproduction d'ensemble et le sens des actions qui y sont accomplies est régulé par des dimensions culturelles et symboliques particulières. La modernité est un changement ontologique du mode de régulation de la reproduction sociale basée sur une transformation du sens temporel de la légitimité. L'avenir dans la modernité remplace le passé et rationalise le jugement de l'action associée aux hommes. La modernité est la possibilité politique réflexive de changer les règles du jeu de la vie sociale. La modernité est aussi l'ensemble des conditions historiques matérielles qui permettent de penser l'émancipation vis-à-vis des traditions, des doctrines ou des idéologies données et non problématisées par une culture traditionnelle.

Sommaire

- 1 La modernité comme crise
- 2 Caractéristique historique
- 3 Statut épistémologique
- 4 Origine du terme
- 5 Problématiques
- 6 Perspectives
- 7 Bibliographie
 - 7.1 Bibliographie secondaire
- 8 Liens

La modernité comme crise

On peut associer la modernité à la poursuite de l'idéal développé par les philosophes des lumières (Rousseau, Kant, Holbach etc.), c'est-à-dire à la lutte contre l'arbitraire de l'autorité, contre les préjugés et contre les contingences de la tradition avec l'aide de la raison. La modernité, c'est vouloir donner à la raison la légitimité de la domination politique, culturelle et symbolique, remplacer Dieu ou les ancêtres par une autorité venant de l'homme lui-même à condition qu'il soit guidé par des principes universalisables plutôt qu'assujetti à ses penchants ou à ses intérêts. « Toujours cette pensée : et si les Modernes se trompaient ? S'ils n'avaient pas de talent ? » (1975, Roland Barthes, *La chambre claire*, Oeuvres complètes, Ed.E.Marty, Paris, Le Seuil, tome III, p.1275, 1995.) Au 20^e siècle, les philosophes de l'école de Francfort ont constaté que la modernité comme projet d'émancipation sociale n'a pas tenu ses promesses. La raison mise au service du principe de la conservation de soi est entrée dans un processus historique de domination de la nature externe et interne de l'homme. L'homme s'est lui-même enchaîné par la médiation de cette domination de la nature. Par exemple, le développement

technique permis par la raison et la science s'est mué en esclavage vis-à-vis des contraintes sociales que nous produisons grâce à elle. C'est la dialectique de la raison qui explique l'échec de la modernité. La raison, au cours de son histoire, s'est progressivement vidée de sa capacité à déterminer des buts universalisables. Elle devient muette et incapable de dire aux hommes comment vivre. Ses succès n'ont lieu que dans le champ des sciences naturelles et de la technique, pas dans celui de la morale ou de la politique. Pour Habermas, la modernité est un projet inachevé que l'humanité doit défendre et reprendre pour ne point perdre son humanité. Sa philosophie implique de ne pas abandonner le monde social au rapport de force causé par le triomphe de la raison instrumentale (simple moyen) sur la raison entendu au sens de la philosophie grecque ancienne c'est-à-dire comme un instrument de compréhension des fins et de leurs déterminations.

Caractéristique historique

C'est en particulier la capacité d'institutionnalisation et la reconnaissance sociale de l'intériorité d'autrui indépendamment de sa place ou de sa fonction sociale qui caractérise entre autres la modernité.

Statut épistémologique

La modernité, c'est un idéal type au sens de Weber, une construction théorique qui tente de correspondre à une réalité empirique historique.

Origine du terme

Étymologiquement, le terme "moderne" est issu du grec "modos" qui signifie "d'aujourd'hui". Ce n'est que plus tard que le terme modernité a proprement parler apparaître avec Balzac. C'est François-René de Chateaubriand qui indique être l'inventeur du terme *modernité* dans son ouvrage les Mémoires d'Outre-Tombe. Il fait référence aux nouvelles dispositions de l'âme de ceux qui comme lui, ou au contraire de lui, ont connu ou n'ont pas connu à la fois l'Ancien Régime, la Révolution et la période qui suit. Le passage dans lequel Chateaubriand parle de *modernité* est à relier avec les propos qu'il tient sur Lord Byron.

Baudelaire a pour sa part affirmé : « La modernité, c'est le fugitif, le transitoire, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. » (*Le Peintre de la vie moderne*, "La modernité").

Ce sens s'est imposé en esthétique et théorie littéraire, en parallèle aux termes anglais de "Modernism" (beaucoup plus vaste que son calque français "Modernisme") et allemand de "Moderne". Les œuvres de Walter Benjamin et Theodor Adorno, par exemple, s'inscrivent clairement dans cette ligne française du XIXe siècle.

Problématiques

La *qualité d'être moderne*, propre de la modernité, cache assez mal, dans les propos de Chateaubriand, le caractère très polémique de la notion. Après tout, chaque période de l'histoire a eu ses *modernes* et a pu passer en tant qu'époque pour représentative *d'une* modernité.

Dire cela, c'est évidemment livrer à la réflexion de chacun que tout homme a pu être confronté à la nouveauté, voire à l'esprit progressiste qui n'a pas manqué de faire *florès* dès lors qu'il s'est agi, au cours de l'histoire, de remettre en cause les traditions, les habitudes, les modes de vie, les perceptions

communes et habituelles, voire les lois. Être moderne, c'est avant toute chose, *vivre avec son temps* et non pas désirer conserver ce qui est jugé ancestral. De ce point de vue, la modernité apparaît comme une crise, une crise des valeurs, mais aussi une crise de la pensée et une crise politique, qui concerne notamment la notion de *progrès* et conduit à interroger les principes fondamentaux de la vie politique. Le philosophe qui thématise fortement cette question dans la période récente est Edmund Husserl, dans son ouvrage intitulé *la Crise des sciences européennes et la phénoménologie* et dans la conférence donnée à Vienne en 1935 (*la Crise de l'humanité européenne et la philosophie*). Il n'est pas question ici de rendre compte de cet ouvrage, mais on peut en donner un aperçu en disant que ce que Husserl analyse est bien la *modernité*, perçue en tant que *crise*.

On peut aussi arguer comme beaucoup que le champ de l'interrogation intellectuelle connu sous le vocable de Philosophie n'est rien d'autre que l'ouverture d'une crise, d'une brèche ouverte dans les opinions les mieux reçues. L'étymologie grecque du terme (*krisis*) signifie qu'on a affaire à un *jugement*. Ce qui nous intéresse ici est donc que la *modernité* se reconnaît comme le champ ouvert à un certain type de problèmes et nécessite des questionnements qui mettent en crise les opinions reçues. La *modernité* pourrait alors être décrite avec des constantes (par exemple, le grand crédit accordé à un certain type de science). Néanmoins, si la notion de modernité est en soi concevable du fait de sa signification globale (est moderne toute attitude qui s'en prend aux traditions ou au passé), il peut ne pas être très exact, ou en tout cas très clair d'affirmer qu'il y a *une* modernité. Les nouveaux horizons de la vie politique ouverte par la colère anti-théologique de Machiavel, et des nouveaux espace conquis par la Science avec Lord Chancellor Francis Bacon et René Descartes ne sont pas nécessairement à assimiler avec les Lumières médiévales chrétiennes du XIIe siècle et avec les Lumières du XVIIIe siècle.

La *modernité* se veut en rupture (quelles que soient les significations du terme) avec ce qui précède, notamment les traditions. La chose est nette dans le *Discours de la méthode* de Descartes, qui remet en cause la scolastique aristotélicienne et une certaine conception du bien vivre humain et, partant, du meilleur régime, puisque le *Discours de la méthode* indique que si la recherche de la vérité est bien toujours pour lui la fin que doit poursuivre le philosophe, cette fin a cependant besoin de la recherche du « plus utile » (expression que l'on retrouvera chez un moderne paradoxal, Jean-Jacques Rousseau, à la fin de la première partie du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*): *devenir comme maître et possesseur de la nature*, afin de prolonger la vie ou de la conserver. Ce mot d'ordre cartésien est paradigmatique de ce qu'il est convenu d'appeler *la modernité*, laquelle va produire deux camps distincts et farouchement gardés : les tenants de la nature politique de l'être humain, par définition platoniciens et aristotéliciens, que les critiques rapides taxent « d'essentialisme », et de l'autre côté les partisans de l'idéalisme subjectif, que l'on peut globalement rassembler pour la commodité de l'exposé sous la bannière de l'auto-construction du Sujet (de l'Ego). En un mot et pour être plus clair, on pourra considérer que ce qui détermine le citoyen antique, c'est sa naissance dans une Cité (laquelle va avoir ensuite à se penser par rapport à la Rome de l'Empire et à l'irruption du christianisme en Europe), tandis que le citoyen moderne est un être qui, par nature, échappe à la vie politique et n'y entre que pour constituer et renforcer ce qui lui sera propre (voir : les théories du contrat social). Le modèle ultime de l'abandon de la vie politique se trouve dans la Cinquième Promenade des *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau. Au passage on voit bien que pour les Modernes, la vie politique est fondée sur la *convention*, alors que pour les Anciens elle est *kata phusikè*, c'est-à-dire *par nature*. Par ailleurs, le rejet de la tradition qui caractérise la Modernité, ne doit pas faire illusion sur la nature même de la tradition. Comme le souligne quelque part Leo Strauss, la critique de la tradition est devenue à son tour une tradition dans la modernité.

Le fait majeur de la Modernité est qu'elle met en scène l'individu humain qui est à lui-même son propre

fondement et sa propre fin, indépendamment de toute référence à une transcendance. L'individualisme et la liberté vont par ce fondement être *l'alpha* et *l'oméga* caractéristiques des revendications de la vie moderne.

Autrement dit, la *modernité* est un changement de paradigme politique dans la manière dont l'homme va se représenter le monde. Situé dans la vie Antique dans un réseau de rapports hiérarchiques selon sa participation à la vie politique et religieuse, l'individu va progressivement faire prévaloir sa volonté d'agir dans la communauté politique, par le biais du consentement, grâce auquel il abandonne une partie de sa puissance pour bénéficier de droits. On peut noter que la vie religieuse antique fait partie du cadre politique commun : il n'y a pas de rupture entre l'espace privé et l'espace public. Le développement et l'approfondissement des questions touchant la conscience va participer à la dissociation des deux domaines. Une des pistes qui permettrait de penser le passage de l'Antiquité à la Modernité semble pouvoir être cherchée dans l'impact du Stoïcisme. Dans le Stoïcisme, en effet, l'individu et sa volonté sont valorisés, à la fois dans la définition des biens et dans le rapport de la sagesse à la nature. La théorie de *l'oikeiosis*, l'idée même de cosmopolitisme, le rapport à l'intériorité sont des thèmes stoïciens, qui sont repris à des degrés divers dans le Christianisme platonicien, notamment par saint Augustin.

Cependant, et avant de chercher tout ce que la Modernité doit au Christianisme, et avant de prendre en bloc l'opinion selon laquelle la Modernité serait un *Christianisme sécularisé*, il faudrait rentrer dans les détails de la constitution de la question théologico-politique telle qu'elle se pose à l'Empire Romain chrétien et telle qu'elle s'articule de nouveau dans la Renaissance médiévale des XII-XIIIe siècle sous le pontificat de Grégoire VII.

Pour ce qui concerne la Modernité politique des Lumières Modernes, on peut dire que son fondement s'articule autour de la théorie du contrat. L'homme de la modernité va être celui qui, par son travail, accède au statut d'homme libre et partant, de citoyen (cf. John Locke). De l'ancienne aristocratie, on retiendra quelques privilèges, mais la tendance de la modernité est une égalisation des droits, une tendance à nourrir *une passion de l'égalité* (Tocqueville). Il faut aussi noter la sécularisation de la thématique du travail, inséparable de la naissance du *libéralisme moderne*. Alors que le travail salarié était anciennement mal perçu, au bénéfice du loisir studieux (*otium*), la modernité va réinvestir l'activité mercenaire qu'est le travail salarié pour en faire un adjuvant de taille dans la promotion du citoyen autonome. Par son travail, l'homme moderne va devenir un Sujet qui va se posséder et qui va étendre son être au-delà de ses limites physiques, grâce au droit et approfondir sa propre substance (selon le titre de l'ouvrage de Georges Poulet, *les Métamorphoses du Cercle*). Ainsi, on aurait tort de sous-estimer la puissance du *libéralisme moderne*, ainsi que ses effets dans la chute des anciennes monarchies et corollairement dans l'émergence des démocraties libérales et bourgeoises.

Parallèlement, le *Ego sum, ego existo* de Descartes, pure saisie de la pensée par elle-même, outre qu'il est l'acte fondateur de la conscience moderne, acte de cet homme qui ne dépend plus que de sa propre orientation, va faire carrière dans la modernité via l'idéalisme allemand sous la bannière de la conscience subjective et des moyens de son objectivation.

Perspectives

La question de la *modernité* ouvre des perspectives lourdes de sens. Outre qu'elle déborde largement la Querelle des Anciens et des Modernes, question qui pour autant n'est en rien seulement une affaire littéraire, elle nous renvoie à la question de la vie politique, mais surtout à la mise en cause de l'esprit historique, que dénonçait Nietzsche, pour autant que notre vision de l'histoire discrédite le passé, toujours perçu comme obscurantiste, au profit d'un aujourd'hui, encore moins radieux que demain.

Cette vision s'appelle l'historicisme et semble être à l'origine du mal des modernes. Initiée par les interprétations d'Auguste Comte, elle repose sur le déploiement des outils de mesure des Sciences Sociales, pour lesquelles il s'agit avant tout de modifier les structures sociales afin que soit véritablement déployée la justice sur terre. On voit bien ce qui distingue finalement les Modernes des Anciens : alors que la Justice était une qualité de l'âme chez les Anciens (qui en faisait l'enjeu de toute vertu, de toute éducation et de tout rapport à la Loi), elle n'est plus qu'un dispositif inhérent à la structure sociale, ainsi que Bertrand de Jouvenel l'a si brillamment exposé. Il n'est plus besoin de mettre l'accent sur l'éducation afin de produire des âmes nobles et capables de porter les vertus de la vie politique, car la modernité semble n'avoir que faire de la noblesse et des vertus en général. Il faut et il suffit d'atteindre le bonheur par la médecine (Descartes) et d'accéder à des nouveaux droits en changeant l'organisation de la société, laquelle n'aurait pour seule mission que d'établir et de protéger les Droits de l'Homme.

La modernité entendue ainsi comme crise, n'apparaît pas seulement comme la mise en question particulière de tel ou tel aspect de la société. En voulant frapper de nullité les cadres de pensée traditionnels concernant la nature humaine et ce qu'il en est du meilleur régime et en établissant l'autonomisation du sujet de droit comme l'horizon indépassable des pratiques humaines, la modernité met en cause l'antique *theoria* en réduisant toute la question de l'homme à n'être qu'une paroisse de la morale. C'est ainsi que la passion de l'égalité, qui au premier chef apparaît comme le propre de l'homme moderne, et en limitant cette passion par le seul consentement, touche en réalité la représentation que la modernité se fait de la liberté. C'est Nietzsche, qui, en bon médecin des âmes, fera le bon diagnostic, en identifiant la modernité à une contrée peuplée par le *dernier homme*: un être qui veut jouir des droits, mais qui ne veut pas s'impliquer dans la vie politique, qui veut croire, mais pas en Dieu, etc.

Cependant, si l'on vient de broser à grands traits les lignes directrices qui donnent à la distinction entre les Anciens et les Modernes toute sa pertinence, il convient de se demander avec plus de précision, quelles sont les présupposés qui permettent de penser la Modernité et par quels instruments interprétatifs on peut arriver à en rendre compte. L'entreprise n'est pas aisée, puisqu'il s'agit de procéder à une enquête de désédimentation des opinions les plus farouchement défendues par de fortes idéologies. Quelques philosophes contemporains se sont voués à cette enquête, à commencer par Martin Heidegger, mais aussi Leo Strauss, Karl Löwith, Hannah Arendt, Erich Voegelin ou Jürgen Habermas. Il semblera alors nécessaire, dans une enquête sérieuse, de partir des positions philosophiques anciennes pour aller chercher, chez les récents interprètes des thèses plus spécifiques. Une position semble-t-il commune à Strauss et Voegelin, mais avec des accents différents et quelques désaccords, est que la modernité s'enracine dans la sécularisation de thématiques chrétiennes.

Bibliographie

- Platon, *La République*
- Aristote, *Les Politiques*
- Aristote, *Éthique à Nicomaque*
- Saint Augustin, *La Cité de Dieu*
- Nicolas Machiavel, *Discours sur la décade de Tite-Live*
- Francis Bacon, *La Sagesse des anciens*
- Francis Bacon, *Discours sur la promotion des savoirs*
- René Descartes, *Discours de la méthode*
- Spinoza, *Tractatus theologico-politicus*
- John Locke, *Traité du gouvernement civil*
- Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*
- Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*
- Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*

- Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*
- Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Bibliographie secondaire

- Hans Blumenberg, *La Légitimité des temps modernes* (tr. fr. Gallimard)

Liens

eschatologie | sécularisation | philosophie de l'histoire | positivisme | historicisme | Postmodernité | Hypermodernité | Théorie de la modernisation



Portail de la philosophie – Accédez aux articles de Wikipédia concernant la philosophie.

Récupérée de « <http://fr.wikipedia.org/wiki/Modernit%C3%A9> »

Catégorie: Philosophie politique

- Dernière modification de cette page le 25 janvier 2007 à 01:38
- Copyright : Tous les textes sont disponibles sous les termes de la GNU Free Documentation License.
Wikipedia® est une marque déposée de la Wikimedia Foundation, Inc., association de bienfaisance régie par le paragraphe 501(c)(3) du code fiscal des États-Unis.